

yeux se fixèrent sur l'herbe touffue qui croissait au bord du petit lac ; il regardait dans le vide, comme s'il eût vu apparaître là une forme mystérieuse et terrifiante... Ses mains quittèrent les rênes, il les étendit ainsi qu'un homme qui repousse un ennemi, et il soupira d'une voix qui fit frémir Edith :

— Encore toi ! toujours toi ! tu ne veux donc pas que je me repose jamais ! Oui, je te vois... je vois ton pâle visage et ta plaie sanglante... Oh ! pourquoi me poursuis-tu toujours ?

Il s'adressait ainsi à quelque chose qu'on ne voyait pas, mais qu'il voyait, lui ; car ses yeux exprimaient l'épouvante, en regardant la place vide où Edith ne voyait qu'un rayon de soleil donnant sur la mousse. Il reculait terrifié, en répétant :

— Toujours ! partout ! Oh ! qui pourra, qui pourra t'apaiser ?

— Mon père ! mon bien-aimé père ! s'écria Edith en lui prenant la main.

Il parut revenir à lui-même, et regarda autour de lui ; mais aussitôt les sentiments les plus sombres se peignirent de nouveau sur son front.

— Sais-tu où nous sommes ? dit-il à sa fille tremblante. Nos serfs appellent ce lieu maudit le *Vallon du meurtre* ; voilà les ruines où ta mère est morte et où tu es venue au monde, à pareil jour, il y a seize ans.

En finissant ces paroles, il piqua son cheval avec furie, et partit au galop ; Edith le suivit, n'osant pas rester seule dans ce lieu funeste, frémissant aussi à la pensée de se retrouver auprès de son père. Ils dévorèrent l'espace ; mais, lorsqu'ils rentrèrent au château, le fauconnier les

avait atteints ; il leur présenta le héron, et leur dit en même temps :

— Voici une précieuse dague, quoique toute rouillée, qu'un de mes valets a trouvée dans l'herbe auprès du lac. Elle porte les armoiries de monseigneur...

Le baron la reconnut, et la laissa tomber avec une sombre exclamation. Il rentra au château ; Edith y rentra aussi ; mais elle n'osa suivre son père, et elle courut s'enfermer dans la chambre de sa nourrice, car en ce moment elle avait horreur du silence et de la solitude.

V.

Lorsqu'elle fut un peu calmée, et que des larmes, facile tribut que la jeunesse paie à la douleur, l'eurent soulagée, sa nourrice l'interrogea, et la jeune fille, qui pensait qu'un tel secret était trop pesant pour elle, le confia à celle qui lui avait tenu lieu de mère,

— Nourrice, dit-elle en finissant, sans doute tu sais ce qui tourmente mon père ; dis-le moi, et peut-être pourrai-je le soulager.

Berwine secoua la tête et répondit :

— *Enfant, ne cherche pas à connaître de tels secrets,...* tes jours et tes nuits en seraient à jamais troublés.

Edith réfléchit, et répondit avec une expression de gravité au-dessus de son âge :

— Je prévois un secret terrible, et cependant quelque chose me pousse à connaître ce mystère dont mon sort dépend. Je n'aurais osé violer le secret de mon père ; mais je sens qu'il me faut souffrir avec lui et pour lui. Parle, nourrice ; je t'en prie, parle ! *(A suivre.)*